

Arnaud Crétot

Petite fable boulangère en tout genre

SEPIA

NOTE

Cette fable gratuite est placée sous licence Creative Commons BY-NC-ND.

Il est donc possible d'en diffuser le contenu librement en respectant les limites suivantes :

BY : Paternité - citer le titre, l'auteur et l'éditeur.

NC: Non-Commercial - on ne peut pas utiliser ce travail pour un usage commercial

ND : Non-Dérivés - les contenus ne peuvent être modifiés, transformés ou altérés.

Édité et diffusé par www.seepia.net en juillet 2017.

Petite fable boulangère en tout genre

Avec une note d'introduction sur les partis pris dans l'écriture

par A. Crétot

Note d'introduction sur les règles de langue utilisées dans la fable – les partis pris :

Il y a une règle dans la langue française qui impose que le masculin l'emporte toujours sur le féminin. Le masculin est toujours utilisé pour parler d'un groupe mixte par exemple. Cette différence de traitement des genres engendre un déséquilibre. C'est inévitable. Et quand on y réfléchit « le masculin l'emporte toujours sur le féminin » est quand même une phrase incroyable. Sommes-nous en guerre ? Est-ce un combat ? Si c'est un combat, est-ce un art ? Un art martial ? Avec ses règles ? L'écriture est-elle un art martial ? Attaque-t-on une page blanche comme on monte sur un ring pour un combat dont l'issue doit permettre de désigner le vainqueur de la pensée humaine ? Si l'écriture est effectivement le théâtre de ce combat, à quoi cela sert-il donc de combattre puisque le masculin, « qui l'emporte toujours », est désigné vainqueur à l'avance ? À rien. Cela ne sert à rien car les arbitres ne manqueront pas de faire respecter la règle. C'est une mise en scène. C'est du catch littéraire. C'est un combat mis en scène où les auteurs rivalisent de figures de style pour mettre à mort le féminin. Mais le féminin n'est en réalité pas la seule cible. Les cibles ce sont tout les autres, les lecteurs aussi. Car la philosophie de cet art d'écrire c'est le combat.

Pour un auteur, il s'agit de marquer sur la page blanche ses pensées les plus fortes. Revendiquer les pensées les plus viriles. Tout ce qui compte est la gloire. La victoire. Avoir le point levé par la main de l'arbitre à l'issue du combat. C'est l'arbitre, le protecteur des règles, qui désigne le puissant. Le héros ne gagne qu'au moment précis où l'arbitre lui empoigne le membre pour le présenter en totale érection à la foule. L'arbitre. Cette figure paternelle. C'est lui, le patriarche de l'écriture qui donne la victoire. Ce n'est pas le combattant qui la prend. L'arbitre accorde la victoire comme un bon père de famille dicte les règles et accorde les récompenses. Et les combattants victorieux, les athlètes de l'écriture, les héros de la langue, connaissent bien les règles. C'est de les avoir bien respectées dont ils sont

récompensés. Le gladiateur combat face à son adversaire, mais il le gagne face à la foule. Cette écriture est une lutte. Chaque lecteur est une conquête dont l'auteur souhaite obtenir les faveurs à l'issue du texte. La victoire ne s'inscrit en lettres d'or qu'après les acclamations de la foule. Misère.

Que reste-t-il aux penseurs libres ? Que reste-t-il aux changeurs de monde ? À l'humanité des grands chemins qui cherche la voie vers un monde éveillé de compassion et d'amour ? À l'humanité qui aspire à s'émanciper du ring et de la mise en scène ? À l'humanité qui souhaite sortir du stade et planter des graines de possibles ? Bien sûr ces auteurs là peuvent bricoler avec la langue, atténuer ses côtés incisifs. C'est ce que beaucoup ont fait pour s'autoriser à d'autres modes de pensée, à d'autres pensées du monde. Ces ruses permettent de vivre avec espoir. Mais nous pouvons aussi nous offrir une langue qui soit un réel art de la pensée libre. Il existe une académie où les arbitres de la langue organisent des apéritifs pour se convaincre mutuellement du bien fondé des règles en vigueur. Cette fédération compte beaucoup de membres éminents. Mais notre pensée doit ouvrir de nouveaux terrain de jeux, inventer un nouveau sport. Cette discipline sera peut être un peu moins noble, comme toute chose naissante. Mais rappelons-nous aussi que lorsque les lettres de noblesse arrivent le plus intéressant à vivre est souvent déjà mort. L'écriture c'est la pensée. La pensée libre a besoin d'une écriture libérée. La première règle de ce nouvel art d'écrire pourrait être de supprimer le déséquilibre entre les genres. C'est une recherche que d'autres ont déjà débuté. C'est donc déjà en marche. Et c'est dans cela que je souhaite m'inscrire. Je me permets d'apporter quelques idées dans l'introduction qui suit. Mais je voudrais dire dès maintenant aux académiciens de l'ancien art qu'ils peuvent nous rejoindre et chercher avec nous, car nous aurons aussi besoin d'arbitres. Et qu'ils ne s'inquiètent pas. Nous organisons aussi des apéritifs.

Dans la phrase « Elles sont contentes » aucun homme n'est concerné par le sujet « Elles ». Pas de doutes possibles. Dans la langue française, si le féminin est utilisé le lecteur peut être certain qu'uniquement des femmes sont concernées. Mais lorsque le masculin est utilisé, c'est au lecteur de déterminer s'il s'agit d'un groupe constitué uniquement d'hommes, majoritairement d'hommes, ou majoritairement de femmes. Dans la phrase « Ils sont contents », il est impossible de savoir si des femmes sont concernées. Si oui, est-ce une majorité de femmes ou une majorité d'hommes ?

Le lecteur est censé se faire sa propre opinion sur le sexe des personnages. Il doit interpréter le contexte. Et comme le contexte n'est pas toujours explicite, il est plus commode de penser au masculin par défaut ce qui est écrit au masculin. Effectivement l'analyse du genre des personnages est rarement compatible avec le rythme de la lecture ou de l'écoute. C'est une dépense d'énergie harassante que de relancer à chaque phrase ce questionnement infini qui consiste à déterminer si « ils » est masculin, neutre ou féminisant. En effet, « ils » peut être féminisant car il suffit d'un homme en son sein pour qu'un groupe de femme soit désigné par « ils ». Alors,

lorsqu'il rencontre le masculin dans un texte, le lecteur a deux choix. Soit il prend ce masculin pour du masculin. Soit il fait ressurgir à chaque phrase un débat similaire à celui consistant à déterminer le sexe des anges. Les lecteurs qui choisissent cette deuxième option ne vivent apparemment pas assez longtemps pour en témoigner puisque le sexe des anges demeure indéterminé. Dans ces conditions, nous pouvons comprendre que la plupart des lecteurs choisissent la première option.



Le 29 mai 1453, alors que les forces turques prennent la ville de Constantinople, les religieux byzantins auraient été occupés à discuter de la question théologique du sexe des anges, ce qui aurait facilité la prise de la ville. C'est cet épisode qui a donné naissance à l'expression « débattre sur le sexe des anges » dont on qualifie tout débat futile, inefficace, insolvable et stérile. Cette discussion ancienne sur le sexe est devenue le symbole des débats qui ne mènent nulle part : le symbole des impasses de la pensée.

Or, l'écriture et l'écoute sont les vecteurs par lesquelles nous accédons à une pensée du monde. Par ailleurs ce que nous pensons conditionne aussi ce que nous percevons. En effet, percevoir et sentir sont des capacités qui s'acquièrent par l'apprentissage. Il en résulte une intrication réductrice et nous prenons cette règle de dominance masculine pour une loi naturelle qui voudrait que le masculin domine naturellement. En réalité il n'y a pas de sexe dominant. C'est une impasse de la pensée que de le chercher. Le monde n'est ni masculin, ni féminin. Et s'il fallait lui attribuer un sexe ce ne pourrait être que celui des anges... C'est-à-dire que ce débat est un abîme dans lequel on s'enfonce à mesure qu'on creuse la question. Un abîme où les Byzantins semblent s'être perdus avant nous.

Les mauvaises questions sont pires que les mauvaises réponses. Car une question mal posée ne permet tout simplement pas d'obtenir une réponse cohérente. Ainsi admettons que concernant la question du sexe fort ce ne sont pas les réponses qui posent problème mais la question qui ne fait pas sens. Cette question est une impasse pour la pensée humaine. Et il serait extrêmement intéressant de recenser dans l'Histoire toutes les impasses à la pensée qu'il a fallu balayer pour libérer les esprits. Elles sont nombreuses. Et à n'en pas douter, nous en sommes encore largement victime. Pour mieux illustrer la nature de ces impasses, en voici deux autres exemples

révélateurs :

– Qui a-t-il au bout du monde ?

Autrefois imaginée comme une assiette plate, la constitution de la terre se heurtait à une vision cohérente du monde. Que se passe-t-il lorsqu'on s'approche de son bord ? Tombe-t-on ? Et après ? Même si il est probable que certains de nos semblables dans le passé croyaient déjà en une planète sphérique, il est aussi avéré que d'autres s'illustraient en conjectures quand à ce qui se trouvait au bout du monde. Ce qui est éclairant est d'observer que la résolution de ce problème a démontré que la question elle même n'était pas fondée. La terre est sphérique. Elle n'a pas de bout, ni de bord. Elle n'a pas de coins, ni trois, ni quatre, ni cinq. Elle est sphérique, cohérente et entière. La voilà la vérité radicale qui a fait imploser les mythologies du passé et qui a laissé la place à l'exploration du réel par la pensée humaine. Quelle respiration ! Quel souffle nouveau, quel regain d'énergie pour aller découvrir de nouveaux horizons. Voilà ce que signifie « sortir de l'impasse ».



Même si il n'est pas toujours facile de déterminer quelle place avait réellement cette croyance de la terre plate dans l'Histoire, il est clair que se questionner sur le bout du monde constitue une de ces impasses de la pensée dont on peut débattre à l'infini sans parvenir à ne faire un seul pas vers la vérité.

– Par quel miracle ces chandelles qui scintillent dans le ciel tiennent-elles en suspension ?

Et qui les allument quand la nuit arrive ? Probablement sont-elles accrochées à une voûte céleste ? Avant de savoir que les étoiles étaient des soleils similaires au nôtre mais très éloignés de nous, l'humanité a tenté de diverses façons d'expliquer ces apparitions lumineuses. Il fallait donner du sens à ce « toit » qui la dominait, alternativement bleu le jour, obscur et scintillant la nuit. Nous savons aujourd'hui que ces questions étaient, elles aussi, des impasses qui n'ont débouché sur aucune vérité.



Dans la mythologie grecque, Atlas, fils de titan, est condamné à porter éternellement la voûte céleste à l'endroit où elle touche la Terre, là où disparaît le soleil.

Chacun peut apprécier aujourd'hui la liberté acquise par la pensée en s'extirpant de ces impasses. Malheureusement il semble que dans le cas qui nous intéresse ici la science ne nous soit pas d'un secours suffisant. Notre outil d'analyse le plus essentiel, la langue elle-même est atteinte. La règle de dominance masculine est un parasite pour la langue. Et la meilleure défense pour un parasite est de prendre le contrôle de son hôte pour s'assurer de sa protection. Les défenseurs de la langue sont ainsi les plus ardents défenseurs de l'importun. Il sait les flatter de s'être engagés dans cette impasse où ils s'illustrent si admirablement. La vérité est que l'humain qui se demande quel est le sexe dominant est le même humain effrayé de tomber au bord du monde ou qui se sent si vulnérable sous le poids de cette voûte céleste monumentale. La peur. La peur, voilà ce qui nous pousse à trouver des questions simples aux réponses complexes qui constituent la vérité.



Dans la culture occidentale au moins, la scène d'Adam et Eve est très connue, même chez les non croyants. Elle transmet l'idée que le féminin est faible, que le masculin plus noble et que le péché de la femme est à l'origine de tout les maux, dont notre peur de la nudité. La domination masculine dans la langue provient directement de ces idées. La règle que nous connaissons aujourd'hui a été résumée en 1767 par le grammairien Nicolas Beauzée de la façon suivante : « Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle. » Une justification bien fragile en réalité qui n'a pu fonctionner qu'en s'appuyant sur une peur profonde liée à la libre expression des sexes. Cette même peur émane de la scène d'Adam et Eve.

La question du sexe fort parait aussi poussiéreuse que les illustrations utilisées dans ce texte, mais tout aussi fondatrices de nos cadres de pensée. La vraie question n'est elle pas, qui sommes nous ? Qu'est-ce que l'humain ? Et comment le penser ? Introduire un sexe dominant dans la pensée humaine, ou hypocritement dans les outils de la pensée humaine, c'est tout simplement la rendre stérile. La vérité est que le monde est inclusif. Nous ne parviendrons pas à en rendre compte avec un artefact linguistique qui exclue le féminin. Par conséquent la langue ne permet pas actuellement de penser simplement ce que nous sommes.

Étant enfant, on m'avait inculqué une phrase concernant cette règle de prédominance masculine. Elle me restera probablement toujours en mémoire. L'enseignant avait présenté la chose de la manière suivante :

– « Si un groupe de personnes n'est constitué uniquement que de femmes et d'un seul homme, il faudra quand même employer le masculin. »

À cela, je me souviens aussi que l'instituteur avait ajouté pour tenter de nous en expliquer la raison :

– « Il faut bien définir une règle lorsque le groupe est constitué à la fois

d'hommes et de femmes. »

L'apprentissage de cette règle m'a marqué car ce fut un dilemme pour l'enfant que j'étais. Elle permettait de parler sans détour du féminin. Quand le féminin était utilisé, il était clair qu'il était question de femmes. Par contre lorsque c'est le masculin qui était utilisé, il n'était pas certain que cela concerne les hommes en particulier. Dans mon cerveau d'enfant, cela jetait un flou total sur le masculin. Puis-je m'identifier à ce « ils » ? Représente-t-il un groupe constitué majoritairement d'hommes, majoritairement de femmes ? Cette règle censée rendre le masculin si fort me semblait plutôt l'affaiblir. Même si mes souvenirs sont moins précis à ce sujet, je pense qu'il y a eu un débat entre nos petites têtes blondes (filles et garçons). Les garçons ont peut être quitté ce débat plus satisfaits que les filles. Mais je n'en suis pas sûr. Car à l'époque déjà cette victoire me paraissait amère. Elle n'avait pas la beauté de la vérité. Par contre elle avait le poids d'une règle sur laquelle ni les petites filles et ni les petits garçons de la classe n'ont pu s'exprimer ni vraiment comprendre. C'était se réjouir ou subir. C'était l'un ou l'autre. La seule obligation était d'inscrire la règle une bonne fois pour toutes dans nos petites têtes naïves.

Toujours est-il que la règle a été transmise efficacement. Il suffit d'interroger les gens au hasard pour le vérifier. Peu importe les fondements historiques de cette règle, la majorité des personnes expliquent que l'unique raison de son existence est qu'il en faut bien une. Il ne faudrait pas y voir une forme d'inégalité, ni de sexisme, disent-ils. L'explication sonne creux à mon goût. Je n'y entends que très rarement une réelle conviction. J'y entends fréquemment le constat d'un état de fait. C'est de l'impuissance. J'y entends parfois la satisfaction de certains égos masculins. C'est de la bêtise. J'y entends d'autres fois l'humilité de certaines. C'est de la bêtise. J'y entends par contre presque systématiquement un complexe d'infériorité par rapport à l'autorité de la langue. De l'infériorité il ne devrait y en avoir aucune. La langue est notre pensée et notre premier levier d'émancipation. Elle est à notre hauteur.

L'écriture invoque en nous des concepts. Lorsque nous essayons de nous exprimer, notre réussite réside dans l'espoir que la suite des concepts invoqués par le discours fasse sens. Mais par exemple, comment invoquer des concepts universels avec une langue centrée sur le masculin ? On ne peut pas exprimer une pensée universaliste avec une langue qui sacre un déséquilibre entre les genres. Les auteurs qui s'y essaient excluent de la portée de leurs idées les lectrices et jettent en eaux troubles les lecteurs. Ce faisant ils s'y perdent aussi eux-mêmes. Car ils se cantonnent à penser les Hommes quand ils pourraient penser l'humain. C'est l'échec assuré. Il ne tient qu'à nous de corriger cela. La langue est une construction humaine qui résulte d'une suite de tentatives hasardeuse pour s'approcher de l'expression de la vérité. Si nous pensons que la langue ne nous permet plus d'exprimer correctement ce que nous en percevons, il nous faut apporter une nouvelle pierre à l'édifice et la faire évoluer. La langue est un outil qu'il faut affûter régulièrement. Une langue polluée ne

peut pas permettre de penser un monde propre.

Pour toutes ces raisons, dans le texte qui suit cette note d'introduction, le féminin et le masculin sont utilisés indifféremment et alternativement car le genre des personnages n'apporte rien au récit qui se veut à portée universelle. Cela s'applique partout sauf là où le texte précise qu'il est fait mention d'une femme ou d'un homme en particulier. Ce choix permet de débarrasser le texte de certaines nuances de valeurs sur le genre, en les mettant en évidence. J'utiliserais par exemple le terme générique « Boulangère » indifféremment du terme « Boulanger » pour parler du métier de la personne, femme ou homme, qui fabrique le pain. Dans le sens commun écrire « boulangère » est synonyme de « vendeuse en boulangerie ». Mais je vous assure, je connais des boulangères extraordinaires et des vendeurs en boulangerie très accueillants. Et ce n'est pas la même chose que si j'avais écrit que je connaissais des boulangères extraordinaires et des boulangers très accueillants. Avec cette seconde phrase, je pense que vous auriez mal compris qui fait le pain et qui distribue les sourires aux clients... Ainsi le genre utilisé pour citer les professions change systématiquement à chaque phrase, sauf pour les pronoms qui renvoient aux phrases précédentes (il, elle, le, la, etc.). Des écarts à la règle ont pu être faits pour favoriser la sonorité du texte par exemple. L'idée générale étant que lorsqu'un nom sujet représente un groupe d'hommes et de femmes, le féminin ou le masculin est utilisé alternativement et indifféremment de la proportion en nombre d'individus des deux sexes. Ce choix permet d'alléger l'écriture par rapport aux conventions habituelles d'écritures non sexistes car il a l'avantage de ne pas nécessiter de modifier la langue française existante. Le genre change régulièrement, ce qui reste le parti pris de l'auteur mais cela ne modifie ni les règles d'orthographe, ni les règles de syntaxes, ni les règles de conjugaisons, ni le vocabulaire. Bien sûr, l'exercice n'est pas parfait. Beaucoup d'autres approches existent pour une écriture non sexiste. Il est possible de s'en faire une petite idée en parcourant les liens listés à la fin de cette introduction. La convention d'écriture utilisée ici ne sera sans doute pas celle qui fera consensus à l'avenir pour une écriture non sexiste. Mais le parti pris est de se placer dans la dynamique de la langue et non pas dans sa rigidité. C'est le refus d'écrire un texte figé pour l'éternité. Car figer est l'inverse du mouvement naturel des idées, de leurs perceptions, interprétations, et finalement de leur pertinence avec l'état du monde en marche.

J'ai fait le choix de ne pas appliquer cette convention d'écriture dans cette introduction parce que cela m'amusait de voir les arbitres de l'art ancien contestés dans un texte qui respecte leurs règles. La seconde raison est que je ne voulais pas perturber la lecture en utilisant une règle avant de l'introduire. C'est chose faite. Maintenant, bonne lecture.

* * *

Sources :

Les liens ci-dessous permettent d'avoir un aperçu de ce que l'écriture non sexiste suscite comme débats, tentatives, expérimentations dans les divers pays de la francophonie, de découvrir certains réseaux attentifs au sujet, et de découvrir aussi des interrogations d'auteurs. Parcourir ces liens est une manière de voir que le sujet est vivant et que la construction et l'évolution de la langue commence ici. Le temps déterminera les solutions qui feront consensus sur le sujet.

<http://missionlinguistiquefrancophone.blogspot.fr/2009/08/sur-leur-site-internet-voici-deux-ans.html>

http://www.huffingtonpost.fr/2015/06/06/revue-lesbienne-well-well-well-regles-grammaire-non-sexistes_n_7511918.html

http://gerflint.fr/Base/Italie10/Elmiger_Tunger.pdf

<https://www.genrespluriels.be/Le-langage-non-sexiste-ou?lang=fr>

<https://biscuitsdefortune.wordpress.com/pourquoi-le-texte-est-il-au-feminin/>

<http://www.madmoizelle.com/guide-langage-non-sexiste-109220>

Illustrations :

1. Raphael Sanzio, La Madone Sixtine, détail des Chérubins, Dresde
2. Wikimedia
3. Frontispice de l'Atlas de Frederick de Witt, vers 1680
4. Adam et Ève chassés du Paradis, par Natoire, 1740

Petite fable boulangère en tout genre

Avant propos

Chronologiquement, la fable qui suit a été écrite avant l'introduction et son thème n'est pas un thème féministe. Mais le travail réalisé dans l'introduction était nécessaire pour donner à la fable toute son ampleur. Il fallait équilibrer les genres pour ne pas dénaturer l'expression des idées universelles qu'elle porte. Il aurait été insupportable que la dominance masculine les compromette. L'universalité des humains est infiniment plus pertinente que celle des Hommes. Il y avait là des chaînes à briser pour libérer la pensée qui cherchait à se fixer sur le papier. C'est pourquoi le travail présenté dans l'introduction a été un préalable nécessaire à la parution de cette fable.

Ce texte n'est donc pas une fable sur le genre mais plutôt un genre de fable qui utilise l'imaginaire pour tenter de parler de ce que nous sommes. Car l'imaginaire reste un moyen efficace de s'affranchir des limitations des mots et de la langue.

Petite Fable boulangère en tout genre...

Les pompiers adorent le Pain depuis la nuit des temps. C'est cette nuit là que fut inventé le feu qui permit de le cuire.

Les pompières ont toujours aimé le pain fait de bonnes farines et pétri par la main experte de la boulangère. Mais un jour les pompiers commencèrent à manger de plus en plus de pain. Aussi la boulangère eut de plus en plus de travail à mesure que les pompières se montrèrent plus pressées pour avoir leur pain. Elles venaient même tellement souvent en chercher que le boulanger donna un nom à ce pain qu'elles commandaient systématiquement : Un long pain blanc, toujours le même, qu'elles ne souhaitaient manger que bien frais. Il appela ce pain, le « Pain Pon » : un diminutif de « Pain des Pompiers », tout simplement.

Un jour qu'ils eurent une envie de pain plus pressante encore qu'à l'habitude, les pompiers eurent l'idée d'installer sur leur camion une sirène qui se mit à crier fort dans toute la ville « Pain Pon Pain Pon » de manière à ce que la boulangère les entende approcher de loin et que le pain soit prêt quand ils seraient là. En l'entendant, elle alluma donc précipitamment un grand feu dans son four. Mais le feu pris au bâtiment et tout brûlait quand les pompiers arrivèrent. « Pain Pon Pain Pon ». Il leur fallu alors aller chercher de l'eau chez la voisine pour éteindre les flammes. Le four en brique s'était affaissé et beaucoup d'eau avait coulé sur le pain écrasé. Néanmoins, bien que très abîmé, le four fut solidifié à la hâte tandis que le boulanger continuait d'enfourner dans ce chaos plus de pâte que nécessaire.

C'est à partir de ce jour là que le Pain Pon devint un pain plat, très peu cuit à la mie très humide. Le fait qu'il fut moins bon importa peu aux pompières tant que le boulanger leur en fournissait en quantité suffisante. Elles trouvèrent d'ailleurs des avantages à ce pain qui pouvait être préparé rapidement. Sa forme permettait de le glisser sous leurs vêtements pour les entraîner à la chaleur. Elles pouvaient aussi en faire des piles sous les sièges de leur camion et constituer des réserves supplémentaires. Très vite les pompiers trouvèrent aussi qu'ils pourraient attraper les pains au vol si ceux-ci leurs étaient envoyés par une trajectoire directe de faible altitude juste après que la boulangère les aient défournés. Dès lors les pains planaient du four au camion. Le boulanger les faisait voler sans même se retourner. Lorsque par erreur il décollait les yeux de son four, son regard atterrissait sur le sourire écrasé de

la pompière assise au volant. Cette attitude forcée était nécessaire par soucis d'efficacité.

Usé rapidement à force de ne jamais s'arrêter, le four fini par se briser totalement. La boulangère dû en acheter en urgence un nouveau capable de cuire le pain plus vite. La cuisson était encore moins belle, mais on gagna du temps. Alors les pompiers étaient content, « Pain Pon Pain Pon ». On préparait maintenant le pain de jour comme de nuit, sans distinction. Parfois le four prenait feu à force de surchauffe. Mais les pompières préféraient venir l'éteindre plutôt que risquer de manquer de pain. C'est à ce moment qu'elles équipèrent les camions de signaux lumineux et les peignèrent de rouge pour qu'ils soient vus dans le noir. Cela fonctionnait si bien qu'elles purent dès lors circuler sans plus s'arrêter. Même dans l'obscurité, tous leur laissaient la priorité, « Pain Pon Pain Pon ». Et le besoin en pain augmentait à mesure qu'on le produisait. Il n'y avait là que nécessité, se disait le boulanger.

Le pain devenait toujours plus fade mais tout était bon pour gagner du temps. C'est à cette époque que les pompières décidèrent de constituer une réserve d'eau dans leur camion. De cette manière elles avaient toujours avec elles ce qu'il fallait au cas où un feu surgissait. Lorsque les gens de la ville surent cela, ils sollicitèrent les pompières dès qu'un incendie se déclarait quelque part. « Pain Pon Pain Pon » par ci, « Pain Pon Pain Pon » par là. À chaque sirène le boulanger accélérât encore. Il était dépassé. Il brassait, pétrissait, bassinait, façonnait, la pâte se reposait sans jamais cesser. Mais ce n'était jamais assez : les camions passaient et repassaient. Les pompières jamais rassasiées mangeaient sans pouvoir y penser. Bref, tout s'organisait dans la ville pour que chacun puisse faire le nécessaire afin que les autres puissent en faire de même.

Le moulin tournait en continu pour moudre les grains de blé et produire la farine dont la boulangère avait grand besoin. Le fermier aussi devait toujours fournir plus de blé à la meunière. Mais pour produire plus, il avait besoin de plus de terre. Il lui fallait plus de champs, plus d'eau et plus de soleil. Les cultures ont besoin de beaucoup de chaleur pour produire beaucoup de blé. Or le soleil n'était plus suffisant et trop intermittent pour qui veut produire continuellement. Le fermier brûlait les forêts pour chauffer ses champs la nuit. Ce faisant il libérait en peu de temps, l'espace suffisant pour plusieurs nouveaux champs qu'il était nécessaire de chauffer tout autant. Et au milieu de tous ces grands feux : « Pain Pon Pain Pon » tantôt chez la fermière, « Pain Pon Pain Pon » tantôt chez la meunière, en tout lieu et en tout temps, à chaque fois et dans chaque cas que cela était nécessaire.

La ville et la campagne n'étaient plus qu'un feu que l'on contenait dans le but d'en assurer la continuité. L'activité ne pouvait pas s'arrêter. On fabriquait des usines qui fabriquaient des moulins et des fours, pour remplacer ceux que le feu détruisait. Et on fabriquait des camions de pompiers pour les éteindre quand ils brûleraient à

leur tour. “Pain Pon Pain Pon”. Au feu les pompières. Au four les boulangers. Au moulin les meunières. Au champ les fermiers. À l’usine les ouvrières.

Fier le meunier de voir rougir sa meule, sous le grain trop vert. Fièr la fermière de voir le blé danser comme les flammes sous le vent. Fier le pompier d’être souvent appelé. Fièr l’ouvrière d’être débordé. Fier le boulanger. « Pain Pon Pain Pon », accélérez si vous voulez que tout continue, voilà ce que leur disait la sirène à longueur de journée. Voilà ce que tous assimilaient petit à petit en mangeant leur Pain Pon quotidien.

Un jour on trouva même que ça n’augmentait plus assez vite. Effrayé, on chercha le moyen de dynamiser le système à tout prix. L’idée s’imposa de rallonger la sirène des pompiers. On en doubla même la durée. Ainsi artificiellement on força le pas. On n’entendait plus « Pain Pon Pain Pon », mais « Pain Pon Pain Pon Pain Pon Pain Pon ». Immédiatement tout se hâta de nouveau. La meunière, le fermier, la boulangère et les pompiers redoublèrent d’effort et travaillèrent plus encore. On trouva le procédé tellement efficace qu’on en usa régulièrement tant et si bien que bientôt les sirènes retentirent quasiment en continue dans la ville. L’ampleur du brouhaha n’avait d’égal que la saturation de l’air par les fumées des fours et des feux, le gâchis monumental des pains que personne n’avait plus le temps de manger, l’aspect hideux des constructions à la va-vite, le désarroi de la campagne devenant un désert de blé, et l’incohérence des déplacements de chacune au milieu des actions hypnotiques de tous.

Brutalement, arriva un jour où le fermier ne trouva plus l’eau pour faire pousser son blé. Les pompières avaient tout pompé pour éteindre les feux. Les terres asséchées tombèrent en friche. Plus de blé pour le moulin, plus de farine pour le pain. Plus de feux pour les pompiers, plus de sirènes, plus rien. Tout s’arrêta. Le silence.

Désœuvrées, les pompières se rendirent compte que le « Pain Pon » les avaient rendu malades. Il faut dire qu’il était devenu au fil du temps un pain pauvre autant qu’abondant et aussi malsain que lui même avait manqué de soin. Le compte n’y était plus. Les pompiers et les autres étaient hébétés, le cerveau fatigué et ramolli ; des bêtes de sommes ne recherchant que l’augmentation de leur charge en bénéfice d’un exercice réussi. La situation était chaotique et la charge lourde dorénavant. Des bêtes pleines de cahots et de tiques doublement chargés d’or et de navrant.

Les mots mêmes devenaient si pauvres qu’on pouvait les compter : un par maux. De cette vie d’affaire avec trop à faire, cas très rare, l’infini nature allait faire le vide puis serait le sein qui rétablirait l’équilibre fertile. Impossible de s’y soustraire, cet impôt ciblait les hommes à traire, visant à multiplier les sommes produites, à tarir les puits neufs, à diviser les femmes, à atteindre l’émotion zéro, jusqu’à tuer par temps de pluie et par temps de fête, partant de mer et partant de terre, partout en fait, par tant de manière, par tempête et froidement par simple rite, par foi, par nuit et parfois par

doux zéniths. Treize mots pour conclure cette triste énumération par trois désolations : désœuvrement, ruine, maladie.

Mais un beau jour la boulangère commença à recevoir de la farine issue d'un blé ayant mieux résisté à la sécheresse et aux sols abîmés. Elle prit la farine, fit le pain, le cuit et dégusta. C'était du Bon Pain. Affamés et malades, chaque matin les pompiers avaient pris l'habitude d'aller trouver la boulangère pour lui demander du pain, en vain. Mais ce jour-là, elle leur dit à tous : il n'y a plus de « Pain Pon », mais voici du « Bon Pain » ! Les pompiers reprirent : « Pas Deux Pain Pon Mais Un Pain Bon » ! Les jours s'écoulèrent ainsi et la boulangère débuta une petite production. Croquer le Bon Pain remit les pompiers sur pied et ils chantaient « Pas Deux Pain Pon Mais Un Pain Bon ».

Puis une nuit sans bruit, l'eau de pluie remplit les puits. Fermier, Meunière, Boulanger s'étaient reposés. Un, deux, à la lune du matin tout mûrit. La vie reprenait petit à petit, les pompières se tenaient de nouveau prêtes à éteindre les incendies équipés de leur nouvelle sirène « Pas Deux Pain Pon Mais Un Pain Bon ». Mais des incendies il y en avait beaucoup moins, très peu, et même presque plus. Car le boulanger, la meunière et le fermier prenaient le temps et les précautions nécessaires pour faire du bon Pain sans brûler ni les champs, ni le four, ni le moulin.

Avec le temps, on se parlait dans les rues de la ville. La passante fredonnait et le curieux appréciait. On devinait les notes de musiques jusque dans les phrases les plus anodines. Dorénavant des touches de couleurs embellissaient les milles façades jusqu'au sol. Et maintenant que les mots sont là, l'émotion aussi, pouvait-on lire jusque dans les nuages, allongés sur le dos. Tout chantait, tout vibrait, tout n'était que musicalité. La boulangère fabriquait son pain avec poésie, elle palpait la farine et la mélangeait à l'eau de la source. La poudre blanche caressait ses doigts, révélait le vent du moulin, la semence noble du blé, la terre du champ, la roche de la source et de la meule. Elle ensemait la pâte de son levain pour lui donner vie et sublimait l'ensemble grâce à l'alliance du feu de bois, de la sole dorée et des briques en terre cuite du four. Elle avait plaisir à partager la miche avec le fermier et lui faire sentir sa terre et sa sueur, à la partager avec la meunière et lui faire sentir le vent et le grain de sa meule, à la partager avec les pompiers et leur faire sentir comme tout cela raisonnait sainement dans les cellules de leur corps. Ils étaient ses co-pains : ceux avec qui elle partageait le pain.

Tout cela fut une brutale et rapide transition vers un monde plus calme et plus lent. La violence des événements forgea des convictions à certaines et força la conversion des autres. Peu importait les désirs de chacun, la nature en avait d'autres. Chaque nouvelle fournée était suivie d'exclamation « Pas Deux Pain Pon Mais Un Pain Bon », « Pas Deux Pain Pon Mais Un Pain Bon », par tradition. Les sirènes répandaient ce doux refrain dans les rues de la ville. La mélodie était transportée par

les vents, ceux-là même qui faisaient tourner les pales du moulin et qui faisaient danser les blés. La chanson rythmait le travail de la fermière dans son champ. Ce refrain, elle le vivait. Il lui faisait oublier cet autre qui avait usé sa terre autrefois. Dans l'air, plus de bruit mais une belle mélodie, plus de fumée épaisse mais l'agréable fumé du pain, plus de feux mais la chaleur douce du four du boulanger. Les forêts pouvaient repousser, la terre renaître et l'eau se purifier.

Les pompiers désormais inoccupés dans leur camion rouge patientaient, en bonne santé. Certains parce qu'ils s'ennuyaient organisèrent des concerts tintamarre avec des desserts tintés des couleurs du ciel étoilé, et de celles du bal des pompiers. Mais il manquait bien l'enthousiasme de quelques autres, certains que dorénavant la boulangère, le paysan et la meunière conspiraient se demandant : « à quoi sert tant de pompiers inoccupés ? ». Des maux s'exprimaient donc de nouveau. « Certaines choses sont le propre des humains sur lesquelles la nature n'a pas de prise, et il y a là quelque chose à reconquérir », pouvait-on entendre dire. Celles là, le feu dans les yeux, cherchaient le sens de leur existence dans ce nouveau monde. À l'opposé, d'autres ne leur répondaient pas autre chose ; elles disaient « La nature s'est réveillée mais vous prouvez que, pour sa part, l'humain a négligé l'éveil des consciences ». Le monde devenait de nouveau incertain. L'emballement de mots enflammés qu'on ressasse et que sans cesse on ressert tint une place centrale sur laquelle se construisait le bûcher du sens. La perte de sens allait consumer ce nouveau monde. L'incendie couvait insidieusement, si bien qu'un mot pouvait signifier le sûr et le vague à la fois. C'est certain. Là réside la source de notre mal, les mots des uns attisent les maux des autres, depuis la nuit des temps.

Morales

Nous avons tous quelque chose en nous du pompier : nous tentons d'éteindre des feux que nous attisons. Chacun individuellement nous choisissons notre rôle, mais collectivement aussi nous définissons le rôle de chacun. Ainsi les pompiers partagent la responsabilité qu'il puisse y avoir des feux à éteindre avec tous les autres. Il serait difficile de définir les responsabilités respectives, ainsi que la part active et passive de chacune. Reste les évidences. Sans pompier, trop de feux. Sans boulanger, pas de pain. Mais sans feu, pas de pompier. Et sans faim, pas de boulanger. Ce n'est donc pas un combat pour éradiquer le feu et la faim. La pompière et la boulangère ne font que les contenir, pour exister.

Nous nous interrogeons très peu sur cela. Nous préférons justifier notre labeur quotidien par la nécessité « il faut éteindre les feux ! » et « il faut nourrir le monde ! ». Il y a une part d'essentiel, c'est certain. Mais il y a une certaine part, plus

coupable, qui consiste à contribuer à un monde qui place les gens à la merci des feux et de la faim. Cette seconde part est sournoise car sous couvert de la première qui entend donner du sens à notre existence ; celle-ci nous invite à associer notre existence à l'ordre établi, et par conséquent, à le protéger de peur de disparaître avec lui. Ainsi nous délaissions nos œuvres essentielles pour servir un ordre établi d'apparence sécurisante.

Or nous passons d'une politique à une autre, d'une société à une autre, d'une civilisation à une autre, depuis des millénaires, sans rien changer au fond des choses et nous semblons incapables de pérenniser quoi que ce soit. Nous construisons et nous détruisons. Au prochain grand recommencement il faudra s'interroger : l'humanité est-elle vouée à construire quelque chose de pérenne ? Si une chose est souhaitable pour les 2000 prochaines années, alors elle peut être réalisée. Sinon elle devrait être abandonnée. 2000 ans est le plus proche horizon qui vaille. L'horizon des années est celui de la famine. L'horizon des décennies est celui de la guerre. L'horizon des siècles est celui de la masturbation culturelle pour ceux qui dominent et de l'inertie pour les dominés. Penser à un horizon lointain facilite l'éveil et la convergence des consciences.

S'il y a bien une nécessité pour nous, c'est que tout fasse sens. Nous comprenons une chose et nous en faisons toute la vérité. Voilà le feu qui brûle en nous. Imprudemment nous ne faisons que l'attiser jusqu'à la prochaine fois où nous en perdrons le contrôle. L'humanité vagabonde d'un mode de fonctionnement à un autre. Et si cette co-errance, l'errance collective ne pouvait être évitée qu'en cultivant la cohérence individuelle ? Notre existence pose une foule de questions qu'elle tente en même temps de résoudre. Atteindre l'équilibre entre l'incendie des questions et le flux des réponses pour les solder, voilà la dynamique à laquelle l'humanité s'abandonne. Voilà où les sirènes nous emportent. La sagesse c'est probablement de parvenir à trouver les questions qui éteignent, qui calme. Sage celui ou celle qui comprend le sens des questions, qu'il en existe une réponse ou non, car il ou elle touche à l'essence de l'existence. Des nécessiteux celles et ceux qui vivent dans la nécessité d'y apporter une réponse.

L'essentiel est toujours présent : la terre, l'eau, le feu, et tout ce qui vibre s'offre à toutes les beautés et à tout les égarements.